

MIREILLE CIFALI

FREUD PÉDAGOGUE ?
Psychanalyse et éducation

Précédé de
Jouer avec le feu
PAR MICHEL DE CERTEAU

Collection
L'analyse au singulier
dirigée par Jacques Sédot

 Inter
Editions

MIREILLE CIFALI

FREUD PÉDAGOGUE ?
Psychanalyse et éducation

Précédé de
Jouer avec le feu
PAR MICHEL DE CERTEAU

Collection
L'analyse au singulier
dirigée par Jacques Sédot

 Inter
Editions

OUVRAGE PUBLIÉ
SOUS LA DIRECTION D'EUGÈNE SIMION

© 1982, InterÉditions, Paris

Tous droits réservés. Aucun extrait de ce livre ne peut être reproduit sous quelque forme ou par quelque procédé que ce soit (machine électronique, mécanique, à photocopier, à enregistrer ou tout autre) sans l'autorisation écrite préalable de l'Éditeur.

ISBN 2-7296-0013-2

Sommaire

Jouer avec le feu PAR MICHEL DE CERTEAU 7

Avant-propos 15

I *Psychoanalyse appliquée*

1 *L'étincelle et le tison* 23

Assurer un avenir, 26 □ Deux manques, 29 □ L'établi et l'outil, 32

2 *L'éducation : une application pas comme les autres* 37

Une modeste participation, 40 □ Fille-Anna, 43 □ Un espoir pour les générations futures, 47

II *La mission de Freud*

3 *Je passe sous silence* 51

Sous le couvert d'un anonymat, 54 □ Le poids des circonstances, 59 □ Un paradoxe freudien, 62 □ Le roi est nu, 64

4 *Trouver son porc-épic* 66

Une singulière coïncidence, 69 □ Pareil à Moïse, 73 □ Nulle innocence, 75

III Théorie et application

- 5 Sans hésitation 79
La sorcière métapsychologique, 80 □ *Une validité toute provisoire*, 84 □ *L'impasse d'une application*, 87 □ *Un autre usage*, 90
- 6 Tutorer le diable 94
La part du transfert, 95 □ *Une bénéfique ignorance*, 101 □ *Les deux savoirs*, 103 □ *Vouloir améliorer*, 106
- 7 L'immanquable point aveugle 111
L'amour au compte-gouttes, 112 □ *D'une inconvenante confusion*, 114 □ *Autour du père*, 115 □ *Un texte sacré*, 117

IV La psychanalyse et sa pédagogie

- 8 Incursions freudiennes 121
- 9 Histoire d'une ressemblance 126
Ni guide ni conseiller, mais tout de même éducateur, 133 □ *Un antagonisme médical*, 135

V Après Freud

- 10 Au nom du maître 145
Malgré lui, 154 □ *Une psychanalyse scolaire*, 156 □ *Un joyeux Prosit !*, 157
- 11 Un baiser de Judas 162
Sans façon, 163 □ *Du spécifique et une déviation*, 169

Epilogues

La faille et la marge, 175 □ *Lectures et procès d'écriture*, 177 □ *Passion et savoir*, 180 □ *Une application dans l'impasse*, 182 □ *Au pouvoir d'une interprétation*, 184 □ *Un retour de flamme*, 187

Notes et références 191

Bibliographie 213

Jouer avec le feu

La psychanalyse « appliquée » constitue le foyer de ce livre aigu et pressant. C'en est aussi la cible et, finalement, le point aveugle. Mais, en fait, la question que pose, en termes d'« application », la relation d'une discipline avec une voisine se répète à trois niveaux différents : dans le champ même de la psychanalyse, en celui de l'éducation, et dans le projet d'une convention qui unisse l'une à l'autre. *Le rapport à l'autre* se modalise tour à tour comme relation structurante de sujet à sujet, comme relation de l'éducateur à l'enfant et comme relation d'une discipline avec une autre ou, comme dit justement l'auteur, « avec le champ de l'Autre ». Chacune de ces trois figures met en cause les deux autres, de sorte qu'à examiner le mode sur lequel Freud traite la pédagogie, Mireille Cifali est amenée à tracer un entrelacs d'implications mutuelles qui composent le discours de la question. Une constellation se dessine, qui porterait le nom de « l'Autre ».

Mireille Cifali pointe d'abord et débusque un travail de la dénégation chez les interprètes orthodoxes qui ont cherché à éviter que Freud soit compromis avec la pédagogie ou « trahi » par elle. De 1909 à 1937, au moins seize textes freudiens jalonnent l'intérêt que Freud n'a cessé de porter à l'éducation, même si, le plus souvent, c'est à travers des intermédiaires, depuis la « péda-analyse » de Pfister jusqu'à la « pédagogie psychanalytique » d'Anna Freud. Ces textes

fournissent à l'étude sa base. Sans nul doute, ils renvoient à une stratégie qui vise à enlever la psychanalyse aux médecins grâce à l'appui ou au succès rencontré chez les pédagogues. Mais ils attestent surtout un mélange de conservatisme et de dogmatisme : d'une part, Freud suppose à la pédagogie le rôle de conformer les enfants à « l'ordre établi » ; d'autre part, il lui fixe aussi pour tâche de surmonter le principe de plaisir et de le remplacer par le principe de réalité, selon une problématique dont il sait combien elle est improbable d'un point de vue psychanalytique et dont il fait pourtant la loi de l'éducation.

A cet égard, la pédagogie serait chez Freud le champ où la subversion psychanalytique s'inverse en orthodoxie sociale, et les incertitudes de l'analyse, en assurances dogmatiques. Par là aussi, un traditionalisme éducatif fait retour chez Freud, les valeurs d'ordre et de savoir soutenant toujours cette initiation sociale, ce rite d'intégration qu'est essentiellement la pédagogie. Comme chaque fois qu'il y a « colonisation » ou « application » d'une science à sa voisine, le terrain de l'autre compense des interrogations difficilement soutenables chez soi et il révèle ce qui leur sert d'antidote. L'expérience transférentielle se trouve détournée et retournée par son « application » hors de la cure. Par ce « tour », l'hypothèse interne se transforme en affirmation externe et le « supposé » savoir de l'analyste, par rapport à son client, devient le savoir du maître devant son élève.

Cette utilisation d'une science affine pour inverser les procédures du transfert, et pour faire croire au-dehors ce qu'elles ne sont pas au-dedans, conduit à s'interroger également sur ce qui fonctionne déjà comme pédagogie dans le champ même de la psychanalyse. Que l'analyse reste « une sorte de rééducation », que l'analyste demeure un « professeur » (voire un « instructeur » et un « confesseur »), Freud l'a dit maintes fois, bien qu'il accompagne ces ressemblances de mises en garde et d'appels à l'autocritique. En effet, les « primes d'amour » que le maître offre à son élève et le « plaisir différé » qu'il lui promet font « mar-

cher » le client de l'analyste tout autant que le disciple du professeur. En ce sens, l'éducation serait ce que la psychanalyse cache ou refoule d'elle-même. Dès lors, il n'y aura pas de pédagogie psychanalytique sans une critique de ce qui est pédagogique dans la psychanalyse.

Un examen critique et historique change donc la géographie des rapports de force entre disciplines. Au lieu de former un terrain sur lequel « appliquer » les pratiques et les théories élaborées par la psychanalyse, la pédagogie devient un lieu stratégique, où se joue le statut même de l'expérience psychanalytique. Elle en est le révélateur, dans la mesure où, à la manière d'un lapsus, elle manifeste le conservatisme social qui remonte dans le champ freudien et qui l'organise encore à son insu : avec elle, un passé inentamé fait retour dans la place d'où il était supposé exclu. Elle est aussi le test et le laboratoire des pratiques instaurées par Freud : toujours tapie dans le transfert, la relation pédagogique demeure visible sur la scène de l'éducation, et c'est donc sur cette scène que se vérifiera la capacité de ces pratiques à transformer ce qui les compromet.

D'une main experte, Mireille Cifali renverse les perspectives. Elle part d'une lettre de Freud à Pfister, le 9 février 1909 : « Espérons que l'étincelle que nous préservons laborieusement de l'extinction sur notre terrain, en l'attisant sans cesse, deviendra sur le vôtre [la pédagogie], un incendie où nous pourrions aller chercher nous-mêmes un tison enflammé. » Doit-on, en conclusion de son livre, retourner ce propos « incendiaire » ? Si l'éducation reprend sans cesse la position dominante que les psychanalystes prétendent lui avoir enlevée, si sa loi (archéologique et sociale) est plus forte que « l'outil » destiné à la subvertir, alors seule sa modification pourrait devenir « l'étincelle » susceptible de répandre l'incendie d'un feu nouveau dans la psychanalyse, en s'attaquant aux présupposés qui fournissent encore aux pratiques freudiennes leur « appui ». De ce point de vue, il faudrait donc ou bien renoncer à combattre le pouvoir colonisateur de la pédagogie sociale, qui apparaîtrait dès lors

comme une fatalité de l'histoire, ou bien entreprendre la difficile transformation de la pédagogie elle-même, pour faire de cette mutation le principe d'une « création » dans le champ psychanalytique.

Mireille Cifali voit dans la première hypothèse « une démission inacceptable ». Il y a là, d'abord, un refus de nature éthique. Aussi tente-t-elle d'esquisser, à la fin du volume, les chemins de la seconde hypothèse, en des pages qui pourraient être le commentaire du programme révolutionnaire proposé naguère par N. Abraham dans *L'Écorce et le noyau* : « La seule authentique révolution humaine est celle qui délivre l'Enfant de sa condition de refoulement où le maintiennent les civilisations. »

Un défi soutient ce livre. Une conviction donne à la lucidité d'un examen critique le contrepoint d'une ferveur poétique et militante. Le texte se lève comme une vague. Une expérience y bouge. Par là s'indique aussi le lieu d'où l'auteur parle et répond elle-même, discrètement, à la question qu'elle ne cesse de poser aux textes freudiens : d'où parlent-ils ? Ce style a l'allure d'un appel. Il invite l'avenir. Il fait place à de l'autre. Il sollicite l'interlocution. Au titre d'un dialogue poursuivi tout au long de l'élaboration de son ouvrage, et par manière de réponse à l'hospitalité que le texte offre à une recherche commune, j'ai envie de soumettre à l'auteur trois interrogations à propos de sa thèse. Après tout, ce ne sont que des hésitations, en une sorte de lettre ajoutée à toutes celles que cite, compare et tisse déjà ce discours dialogal, écrit à partir des réseaux épistolaires freudiens et d'échanges interdisciplinaires contemporains.

La première interrogation concerne l'expérience pédagogique psychanalytique d'où ce livre semble venir et dont il annonce la bonne nouvelle. En fait, qu'est-ce que cette vague amène sur la plage ? On ne le voit pas encore. Un autre ouvrage sans doute le dira. Ici déjà, un chapitre pénultième rassemble quelques orientations fournies par Freud. Mais Mireille Cifali est la première à montrer qu'elles ne disent à peu près rien des pratiques et des méthodes par lesquelles

l'expérience psychanalytique pourrait « passer » de la cure à l'école. Par contre, en analysant les textes freudiens de 1912-1914, où la colonisation de la pédagogie semble pallier un deuil (rupture avec Jung, etc.) et devoir assurer le « salut » de la psychanalyse menacée, ou en commentant « le chantage à l'amour » qui est pour Freud une caractéristique de la relation éducative, l'auteur ne repère-t-elle pas ce qu'il y a bel et bien en toute expérience pédagogique ? Cela, il *nous* faut l'admettre, pédagogues patentés ou masqués. Devons-nous aussi l'accepter comme une donnée inévitable de notre relation sociale à l'autre et à l'institution ? En ce cas, bien loin de dresser l'expérience pédagogique en utopie révolutionnaire, il faudrait y reconnaître ce que l'expérience analytique ne peut surmonter. Le rapport éducatif serait l'expérience psychanalytique ratée, ou ce qu'il y a en elle de toujours raté. Ce serait pour la psychanalyse la rencontre de sa limite. Pour lever cette hypothèque, à quelle pratique le défi donne-t-il lieu ?

Autre interrogation (mais c'est une autre forme de la même) : il y a un grand absent dans ce livre, c'est l'institution pédagogique. Certes, la question est un hors-texte, puisque l'ouvrage s'attache à l'examen de la position freudienne. Mais elle y joue le rôle du fantôme. A repérer chez Freud les effets d'une dogmatisation ou d'une défense de l'institution psychanalytique, n'est-on pas renvoyé à ce qui y fonctionne précisément comme institution pédagogique : l'enseignement du maître, la transmission du père, la défense d'un ordre ? Il faudrait donc se demander si l'expérience psychanalytique peut « en sortir », de cette institution qui la gagne, ou bien si l'institution du savoir et du devoir, bien loin de fournir le lieu d'un renouvellement, ne serait pas la « maladie infantile » de la psychanalyse et son « funeste destin », une histoire avec laquelle la théorie même (sauf si elle s'installe dans la dénégation) ne peut que s'arranger, sans jamais parvenir à se faire une place propre. En ce cas, le compromis serait le statut théorique de la psychanalyse.

Finalement, le livre renvoie à l'utopie qui l'habite. Un indice de plus la révèle, si l'on suit la méthode de l'auteur. Avec un doigté attentif, elle « colle » aux images freudiennes pour en percevoir les mouvements. De même, on peut s'interroger sur la fonction qu'a dans son propre texte l'insistante métaphore du mariage, du couple, de l'accouplement, etc. Un rêve de rencontre amoureuse semble soutenir l'analyse des rapports entre la psychanalyse et la pédagogie. Un postulat du texte circule masqué en cette belle image : « Ça doit s'arranger. » Trace-t-il encore le désir de conciliation que l'auteur décèle chez Pfister et, plus généralement, dans « L'École suisse » dont elle connaît si bien l'histoire ? En tout cas c'est une marque de la place d'où vient le discours —, un discours dont le caractère critique n'est que l'envers d'une poétique.

Ce marquage d'une place m'amène à revenir sur la façon dont Freud marque la sienne. C'est retourner au texte qui ouvre ce livre. En évoquant sa lettre à Pfister, Freud écrivait à Jung (9 mars 1909) : « J'ai tiré toutes mes comparaisons du complexe : flamme, brasier, bûcher, etc. Je n'y pouvais rien, le respect de la théologie me tenait fasciné sur la citation (!) : peu importe, le Juif sera brûlé. » En citant ce texte, Mireille Cifali insiste justement sur l'inquiétante étrangeté de la référence au mot de Lessing : peu importe, le Juif sera brûlé. En fait, ce mot évoque l'inquisition brûleuse de Juifs, une institution pédagogique.

Le programme colonisateur de Freud en matière d'éducation est donc hanté par son contraire : l'autodafé dressé par l'Éducation. S'il est vrai que Freud n'a jamais renoncé à son projet de psychanalyse « appliquée » à la pédagogie et jamais non plus refoulé la relation que la cure entretient avec l'éducation — sur ces deux points, la démonstration de l'auteur est convaincante, à l'encontre des dénégations qui ont suivi —, ses affirmations conquérantes ont plutôt des allures de ruses, et ses aveux, la figure de pressentiments. En fait, *il joue avec le feu*. Pour analyser ce rapport, il faudrait reprendre à son sujet les fines remarques de l'auteur sur le

supposé triomphe du principe de réalité contre le principe du plaisir. La victoire du premier est encore le déguisement du second. De même, la conquête psychanalytique serait le travail (finalement éthique) d'une lutte contre la loi pédagogique des sociétés, mais un travail dont la réussite institutionnelle est précisément le retour en force de l'adversaire.

Il n'y a donc malheureusement pas beaucoup d'inquiétude à avoir en ce qui concerne la « colonisation » de la pédagogie par la psychanalyse. Mireille Cifali a raison de s'élever contre le dogmatisme dont bien des psychanalystes ont fait preuve en interprétant les propos de Freud sur l'éducation. Mais ce dogmatisme attestait justement une colonisation de la psychanalyse par la pédagogie. Il faut ajouter aussi, que les succès de l'entreprise de Pfister sont liés au doublage de la psychanalyse par un pouvoir religieux qui se crédite de « sauver » le sujet et de réconcilier les contraires. C'était l'institution religieuse du sujet qui gagnait, sous la titulature et avec l'outil de la psychanalyse. Freud d'ailleurs n'était pas dupe, bien que flatté et conforté par cet allié. Il savait à quelle institution il avait à faire (« le respect de la théologie ») et ce que « fasciner » veut dire. Fasciner, c'est arrêter le mouvement, interdire l'espace, tuer la vie. Eclairé par une expérience millénaire, il introduit donc brutalement, chute et renversement de son propre programme, ce qui de toute façon est le mot de la fin : « Le Juif sera brûlé » — et la psychanalyse le sera aussi, par sa propre inquisition si ce n'est par celle des autres. L'incendie du logis est le cadre qu'il donne à ses affirmations conquérantes. Elle évoque d'ailleurs les analyses qu'il fait de la tradition comme d'un procès qui inverse et renverse l'expérience fondatrice (cf. *Moïse et le monothéisme*).

Cette menace n'ébranle pourtant pas son projet. Mais elle lui donne l'allure ironique d'une « folie ». Je rattacherai l'ensemble de ces propos à la manière du « clown » qui défie un pouvoir dont il sait qu'il ne le renversera pas. De ce point de vue, la ruse a aussi valeur éthique. C'est le mode par

lequel le faible soutient un irréductible dans le champ du pouvoir institutionnel. Quelque chose qui pourrait s'inscrire encore dans la tradition des Juifs *conversos*, qui se faisaient « fous de cour » dans l'Espagne « théologique » du xv^e siècle.

Il faudrait donc se demander si le défi de l'expérience analytique peut avoir une autre figure que la ruse ironique et arrogante de Freud. Si elle peut être autre chose qu'un « tour ». Sans doute les recherches que Mireille Cifali poursuit sur la tradition psychanalytique et pédagogique suisse éclaireront ce débat central. Je me demande seulement si, même sous des formes conceptuelles et pratiques différentes, il est possible à une pédagogie psychanalytique de se donner une figure propre et autonome. Tout se passe comme si « psychanalytique » gardait la valeur « adjective » d'une expérience qui s'attaque à son substantif. Il y va sans doute de l'éthique à laquelle l'auteur se réfère en parlant d'une démission inacceptable. Mais, dès lors, la question est de savoir si une éthique peut devenir une politique, ou si l'éthique, liée ici à une irréductibilité du sujet, est un travail interminable et jamais « réussi » dans le champ du politique. L'œuvre entière de Freud oriente vers cette deuxième hypothèse. Elle « préserve laborieusement » une « étincelle » sur le terrain même, scientifique, pédagogique, thérapeutique ou médical, qui tout à la fois permet cette expérience et la contredit, quand il ne l'éteint pas.

MICHEL DE CERTEAU
Université de Californie,
San Diego, février 1982.

Avant-propos

... Il s'est pourtant abstenu ! C'est sa fille qui l'a entraîné là où il ne devait pas aller, elle qui l'a forcé à pédagogiser la psychanalyse, qui l'a poussé à évoquer un apport psychanalytique au champ de l'éducation, jusque dans la sixième de ses *Nouvelles Conférences* : un véritable testament pour Anna — pas étonnant d'ailleurs, puisqu'elle a une formation d'institutrice. Non, assurément, il n'y a rien de commun entre la pédagogie et la psychanalyse, il l'a soutenu depuis la préface qu'il a écrite pour le livre d'Aichhorn; ainsi le pédagogue éduquerait, l'analyste psychanalyserait, et l'enfant n'aurait qu'à grandir. Mais toujours est-il qu'il l'a dit — bien malgré lui —, il s'est emballé et aussi contredit... Voyez plutôt le pessimisme des dernières années; il a perdu ses illusions, bien que, jusqu'en 1914, il caresse encore quelques velléités de réforme. Il a donc évolué; pour être juste, il faut se reporter à l'ensemble de son œuvre, car, sinon, on court le risque d'être emporté par une déviation, peut-être même contraint à une trahison. Du reste, le fait est bien connu, les pédagogues déforment toujours la psychanalyse; ils méritent surtout qu'on les analyse, mais jamais, grand Dieu, ils ne pourront devenir pédagogues *et* analystes : quel « monstrueux accouplement » ! A-t-il seulement pu un jour exister ? Être médecin et psychanalyste n'attire évidemment pas autant de réprobation, l'antagonisme est mémorable, mais que de mains ont

ainsi usé — mésusé — de l'“outil” qu'il voulait léguer ! De toute façon, le psychanalyste n'est pas un pédagogue, même si parfois il enseigne et cherche à certains coins de page un maître...

Ce sont là quelques bribes de la rumeur qui court autour de Freud et de son rapport à l'éducation. Sur ce terrain, les rencontres ne manquent pas. Antonello Armando¹ croit détenir son testament éducatif, déposé qu'il serait dans *l'Avenir d'une illusion*, mais déchante vite lorsqu'il découvre dans la sixième de ses *Nouvelles Conférences*² une clause le rendant caduc; alors, il cherche à restituer patiemment la théorie freudienne dans sa totalité, de peur de ne pas être fidèle si un fragment venait à lui échapper. Y est présente aussi Maud Mannoni³, avec la nécessité qui est la sienne de recouvrer ses interprétations et ses positions du manteau de Freud, fût-il besoin pour cela de l'arranger un peu. Catherine Millot⁴ découpe la pensée freudienne en stades, reproche aux pédagogues d'avoir mal lu et annonce, sous le titre d'un *Freud anti-pédagogue*, qu'il a enterré tous ses espoirs : « La théorie analytique est non concluante en ce qui concerne le domaine de l'éducation⁵ », décrète-t-elle entre autres choses. Gilbert Terrier et Jean-Pierre Bigeault⁶ sont, eux, à la recherche d'une « théorie d'ensemble⁷ », et pensent être les porteurs du vrai Freud, débusquant les coupables au nom de la Bonne Application et pourchassant les impies.

Sur ce terrain, Sigmund Freud est celui autour de qui chacun se bouscule. On le tient pour un super-théoricien, un super-analyste, et le peu qu'il ait dit en la matière est repris comme unique parole psychanalytique. Mais alors, quelle peine l'on se donne pour l'excuser de ses travers — pédagogiques —, de ses projets — si peu analytiques —, pour le maintenir à tout prix sur un piédestal. Car sur ce terrain, comme partout ailleurs, l'enjeu est de savoir qui enfantera l'enfant merveilleux du père, qui réalisera sa parole, devenant ainsi l'annonciateur de la Bonne Application.

Il y a donc de la rumeur, du transfert aussi, avec des assurances qui se répètent d'un livre à l'autre, et des exclusions consécutives à certaines prises du pouvoir. Ce versant pédagogique de l'œuvre freudienne apparaît cependant bien secondaire dans le monde psychanalytique. Même un peu méprisable : y a-t-il actuellement pire injure faite à un psychanalyste que d'oser dire de lui qu'il est un pédagogue ? On fait alors tout pour préserver la pureté, pour éliminer l'indigne contamination, la souillure pédagogique, même si, pour cela, on tait l'histoire, on passe sous silence la confusion des langues qui put, un jour, s'instaurer entre la pédagogie et la psychanalyse, et on jette le voile avec dédain.

Il faut tout de même comprendre que Freud campe l'apport psychanalytique au champ de l'éducation dans le registre d'une application. Une psychanalyse appliquée : là non plus, l'entreprise n'est guère valorisée, le monde psychanalytique disant préférer le divan, tout en rêvant peut-être — à la suite de Freud ! — d'un peu « coloniser⁸ » les autres sciences, en tout cas de s'y faire une clientèle. Mais, à cette entreprise, Freud semble tout particulièrement tenir, comme à la seule manière qu'il entrevoit de soustraire sa découverte à une emprise uniquement médicale. Et, pour une fois, si le terme « application » répugne au goût des psychanalystes, il est familier aux pédagogues, étant le sésame pour la caverne d'Ali Baba de la Bonne Pédagogie, depuis qu'on a voulu rendre la pédagogie scientifique en l'appendant aux nouvelles sciences humaines. Appliquer, c'est-à-dire déduire d'un savoir scientifiquement établi pour améliorer l'existence de l'enfant et une pratique éducative. Les tentatives et les tentations se sont renouvelées dès le début du siècle; elles ont créé au passage de fausses divisions entre théoriciens et praticiens; elles ont induit parfois de nouvelles normes, et même un terrorisme, en ne voulant ni réfléchir au statut d'une théorie ni formuler une éthique de son usage dans la relation à un être humain; et elles ont surtout donné lieu à une sorte d'envahissement autour de

l'enfant, à une rentabilisation positiviste de toutes les plages « découvertes » par le regard d'une science.

Ainsi, Freud veut à son tour appliquer la psychanalyse au champ éducatif, la « mettre à son service⁹ ». L'intention est louable et pleine d'écueils. Il n'a du reste pas fait la théorie d'une application; en revanche, il l'a mise en acte dans divers domaines, que ce soit l'art, la religion, l'histoire ou la pédagogie, et disons que, parfois, il en perd effectivement ses lorgnons psychanalytiques, surtout — personne n'en sera surpris — lorsqu'il se confronte au discours de l'éducation. Ce discours est particulier, il suscite bien des espoirs, surgit souvent d'un narcissisme blessé qui cherche à panser ses plaies, porte remède à l'angoisse, laissant toujours place à une espérance, celle par exemple qu'une névrose puisse être prévenue par une pédagogie fécondée analytiquement. Il y a de quoi être séduit par les magnifiques perspectives qu'un tel contexte ne manque jamais de laisser entrevoir. Freud n'échappe pas à la fascination de ce rôle salvateur, au désir de *vouloir améliorer*, et, nous devons le reconnaître, il n'est pas dans ce domaine qu'un théoricien, déduisant en toute bonne logique de ses découvertes des implications pédagogiques, comme on se plaît si souvent à nous le présenter. Il s'y investit aussi — cela n'est pas sans conséquence théorique — comme un « père juif » qui, « pour vivre comme pour mourir, a l'impérieux besoin de savoir l'avenir de son enfant assuré¹⁰ », de son « enfant psychique¹¹ » évidemment, puisque c'est ainsi qu'il appelle la psychanalyse.

Comprendre que Freud ne parle pas toujours du lieu de sa théorie lui restituée, avec bénéfice, une dimension humaine et crée un écart bienfaisant entre ses paroles et ce qui serait à tout coup un diktat psychanalytique. Il existe, sans doute, autre chose à inventer, plutôt que de se revêtir des plumes d'un perroquet et croire qu'une fidélité passe forcément par un : « Il a dit... donc... » Il y a certes un héritage freudien à conserver, mais est-il seulement logé dans quelques petites

phrases ou déterminé par sa dernière parole dite à propos de l'éducation ?

Nous n'éviterons toutefois pas la question posée par une application et le problème lié à la place qu'occupe la psychanalyse parmi les autres sciences. Pouvons-nous, par exemple, articuler les modalités d'un travail analytique dans un autre domaine, sans recourir à une théorie que l'on enseigne et qui devient ainsi maîtresse pour des ignorants, induisant plus de résistances que de potentialités créatrices ? Sommes-nous en mesure de découvrir des coordonnées qu'il ne faut pas perdre de vue, pour prolonger des pistes que les fidèles parmi les fidèles se sont hâtés de recouvrir, et continuer ainsi un travail entrepris par Freud, qui, par endroits, a opéré dans le champ de l'éducation des décrochages théoriques, de l'inattendu ? Pouvons-nous l'entreprendre sans nous leurrer sur une prétendue place « pleine » d'où elle s'exporterait, sans pour autant céder à la définition d'un « spécifique », qui ne manquerait pas d'ouvrir une nouvelle chasse aux sorcières ?

De la lumière à l'ignorance, d'un père idéal au désarroi d'un enfant quittant le regard paternel, d'une indécente rencontre entre psychanalyse, pédagogie et religion à l'essor de fructueuses différences, en comprenant peut-être aussi l'origine d'un mépris, l'impact d'un terrorisme théorique et en décomposant certaines des idées reçues, pour frayer le passage à un travail jamais tout assuré, toujours à recommencer, nous parcourons l'œuvre freudienne et les textes de ceux qui, aujourd'hui comme hier, essayent de conjuguer ou de disjoindre les deux domaines; et, ce faisant, nous y inscrirons nos questions. Il y a très certainement des lignes d'erre, des points de regard qui, d'un domaine à l'autre, peuvent induire des dégagements, dévoiler des répétitions. Les écueils sont nombreux sur ce terrain, mais la rencontre n'est pas impossible, faite d'escarmouches et d'incursions partisans, d'un « tu et à toi avec l'inconscient¹² », où l'assommoir ne devrait pas l'emporter sur la passion.